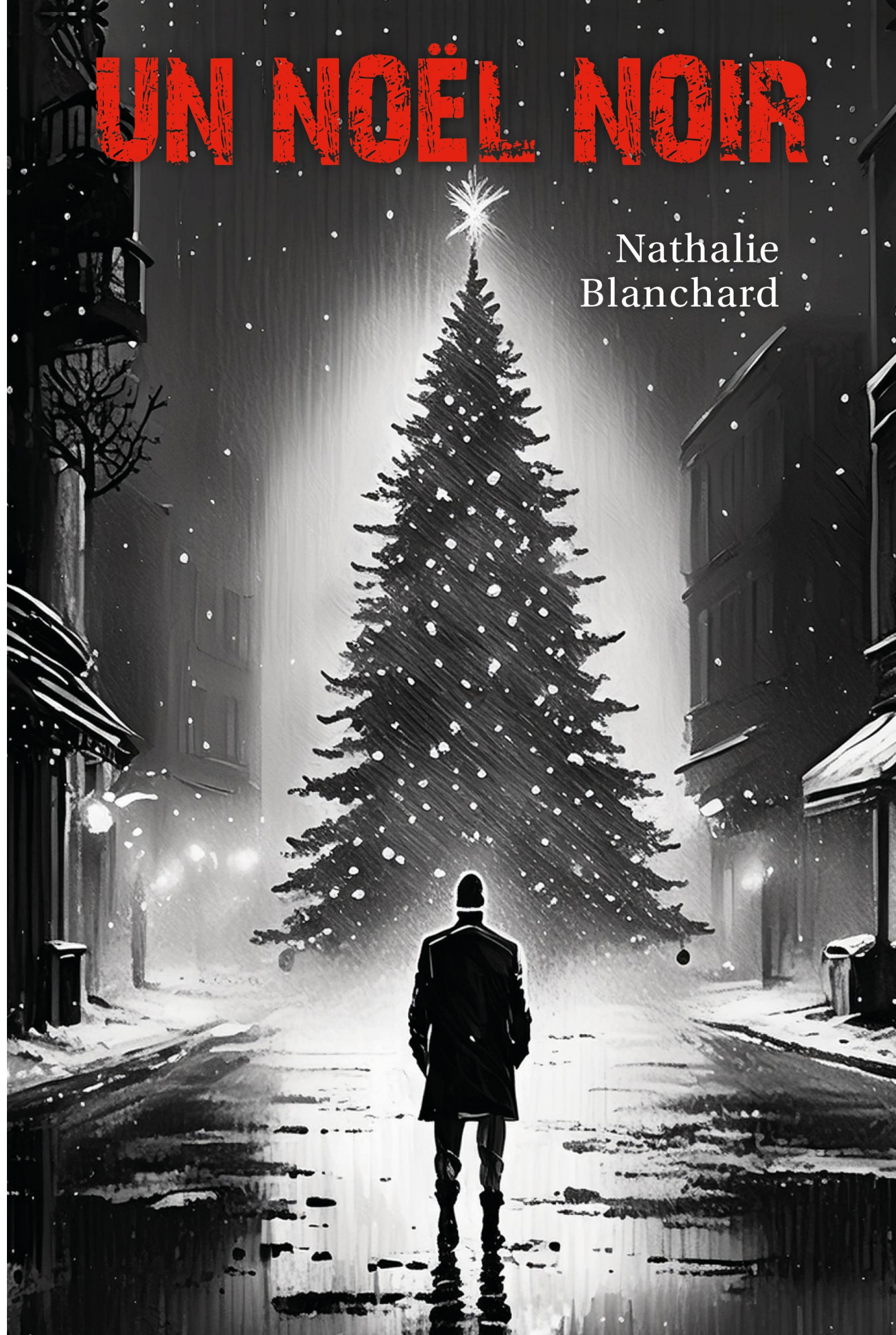


UN NOËL NOIR

Nathalie
Blanchard



Nathalie Blanchard

Un Noël noir

© Nathalie Blanchard, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4422-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je ne peux plus bouger. Pas un bras.

Un doigt à peine. Je ne vais pas m'en sortir. Personne ne va venir. C'est foutu.

Personne ne passe par ici à une heure pareille.

De toute façon je n'arriverais même pas à crier.

Je m'entends gémir. Je n'arrive pas à crier. À cause du sang sans doute.

Pourquoi je l'ai suivi ? Je n'aurais jamais dû accepter. Si seulement je pouvais revenir en arrière ! Je veux revenir en arrière. Une seconde chance.

J'ai peur ! Atroce, ignoble. Il est parti. Je n'entends plus rien.

Je ne veux pas mourir.

Ce n'est pas possible, pas maintenant, pas déjà ! Je vais être sauvée à la dernière minute comme dans les films. Ce n'est pas possible autrement.

Je sens la pluie sur mon ventre et mes cuisses. Je ne peux pas bouger les bras, même pas pour tirer sur mon pull. Ma tête s'enfonce dans la vase.

J'ai froid...

Je commence à pleurer. Ça m'angoisse de pleurer. Comme si je lâchais.

Je m'enfonce. J'ai l'impression de partir.

Mon bébé, mon petit amour, j'aimerais tellement être avec toi. Qu'est-ce que tu vas devenir sans moi ? Je n'ai pas voulu ça.

C'était donc ça, ma vie. C'est tout. Ça va s'arrêter là ? C'est fini. Je n'arrive pas à y croire. Pas possible. Quelqu'un va venir. Ce n'est pas possible...

Je n'arrive plus à respirer, je m'étouffe, j'ai peur ! !...

J'étouffe, j'ai peur...

J'ai peur... Le ciel est noir.

L'air était piquant de froid et malgré le ciel bleu sans taches, on supportait peu la promenade sur les quais. Ils étaient déserts ce jour-là, vaste étendue de pavés et de rails, longue et large, bordée d'un côté par la route, de l'autre par la Loire. Les trois grandes grues attendaient placidement la reprise du travail, inertes, laissant pendre leur godet comme un pendule à quelques mètres dans le vide au-dessus du quai.

À son extrémité est, le quai se terminait par une sorte de terrain vague où l'herbe cachait presque les pavés. Deux embarcations flottaient doucement. Un grand rectangle d'acier creux, dont le fond était rempli d'une eau noire aux reflets verdâtres et un petit chalutier rouillé, cassé, vandalisé, depuis des années. On ne pouvait pas aller plus loin sur le quai. Un grillage fermait un petit terrain envahi de ronces. Après, il y avait le pont et ensuite, les entrepôts frigorifiques au bord du quai.

C'était à cet endroit, à peu près à égale distance des deux embarcations, qu'on avait retrouvé sa voiture.

Le corps avait été signalé en face, sur les rives mi-sablonneuses, mi-vaseuses de la Loire, près d'une péniche dont l'occupant avait fait cette macabre découverte au petit matin en sortant son chien. On m'avait appelé parce que, selon mon rédacteur en chef, j'étais déjà sur l'enquête. Sans doute aussi parce qu'il était plus facile de déranger un célibataire un jour de Noël. La victime était l'une des employées d'Ecce, une boîte de communication sise rue de la Tour d'Auvergne sur l'île de Nantes, boîte mise en cause dans une grosse histoire d'escroquerie qui occupait mes jours ouvrés et mes soirées depuis plusieurs semaines.

Cette affaire prenait de l'ampleur à Nantes. Elle avait commencé par le dépôt de bilan d'une grosse entreprise d'informatique qui s'appelait ironiquement Boum. Le seul événement ayant fait du bruit dans la vie de cette boîte était son dépôt de bilan car il avait soudain fait exploser bien des carrières tranquilles dans le paysage économique nantais.

J'écrivais un article sur le sujet et je faisais une étrange équipe avec le policier

en charge du dossier. Mon vieux pote de toujours, Joël, avait enfin été muté à Nantes, après avoir pris de l'expérience et quelques rides dans la région parisienne. Le retrouver quotidiennement à cette période de ma vie était une bénédiction. Les conversations au téléphone et quelques soirées dans l'année ne remplaçaient pas la simplicité des afterworks et autres occasions de tous les jours. C'est au cours d'une pinte ambrée dans un bar que nous avons échafaudé l'idée de travailler ensemble. Il avait fallu batailler un peu auprès de son administration pour obtenir l'autorisation et pour rassurer tout le monde sur ce que nous allions faire. Et nous avons réussi. Travailler avec lui m'avait ramené de longues années en arrière, à l'époque où je faisais des détours pour aller le chercher devant chez lui, sur le trajet du collège. Je l'attendais devant le portail de son jardin, comme il m'avait attendu devant le mien quelques années plus tard, au moment du lycée, plus inquiet et pas toujours sûr que je sortirais prêt à temps. Mais en cette époque de renouveau, ce n'était pas les années dont j'avais envie de me souvenir.

Nous avons bien avancé dans l'enquête qui nous avait réunis, les langues se déliant beaucoup plus facilement avec un journaliste qu'avec un flic. Associer mon intuition à son sens de l'observation nous avait amusés.

En roulant à travers la ville pour rejoindre le lieu où se trouvait encore la victime, je pensais aux employés d'Ecce. Ma première pensée allait naturellement vers la belle Marie. Depuis trois semaines que j'allais chez Ecce presque tous les jours, toutes mes pensées allaient naturellement vers Marie. Elle avait été mon cadeau de Noël avant l'heure, mes lumières de décembre, mes vœux de bonne année et la promesse d'heures plus heureuses que celles qui reculaient désormais dans l'oubli, un peu plus loin à chacun de ses sourires.

Je me souvenais très bien de la première fois où je l'avais vue. Et même si je déteste ces formules toutes faites du type « je m'en souviendrai toute ma vie », là je sais que je n'oublierai jamais ni cette image, ni ce choc. Avant cette seconde, le concept de coup de foudre me laissait dubitatif et songeur. Après cet instant, j'ai su qu'il existait. Des phénomènes se produisaient, coups de foudre, coup de canon, coups de tonnerre, créant une crevasse entre deux périodes de ma vie, un avant et un après. Je n'étais plus le même à l'issue de cette journée.

Joël procédait à l'audition du personnel de la boîte, audition que le directeur n'avait pas osé refuser, clamant qu'il n'avait rien à cacher, peut-être rassuré par l'inspecteur du travail qui nous accompagnait et justifiait notre présence. Nous

passions de bureau en bureau, dans une ambiance tendue, faussement dégagée où les gens essayaient de faire croire qu'ils poursuivaient leur travail normalement, s'arrêtant juste dix minutes pour répondre à Joël. Et au détour d'un secrétariat et de quelques bureaux, j'avais découvert Marie, très belle femme d'une trentaine d'années, brune aux cheveux mi-longs et aux yeux verts magnétiques, qui travaillait des retouches de photo sur son énorme Mac. Elle avait relevé la tête, étonnée, surprise dans sa concentration. Elle nous a souri. Elle semblait amusée et circonspecte à la fois. Joël lui a demandé si elle avait remarqué des changements dans l'entreprise ces dernières semaines.

« Vous savez, je suis au fond des bureaux au sens propre comme au figuré. Ce n'est pas la position la plus propice à l'observation des troupes. »

Face à sa beauté et à ce mélange d'assurance et de fragilité, je me sentais de plus en plus petit. Sous son regard vert, à chaque mot, je vacillais davantage sur mes ans. Je me sentais petit garçon face à elle. Pourtant elle me regardait en souriant, par intermittence, curieuse de ma présence. Questions à peine déguisées : « Qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ? ». J'osais espérer qu'elle me trouvait sympathique. Je suis sorti complètement sonné, marchant sur les pas de Joël sans l'écouter, à la limite de l'étourdissement physique.

Le soir, chez moi, face à mon dîner sommaire, pioché par morceaux dans le frigo, j'ai pensé à Marie sans arrêt. Avait-elle quelqu'un dans sa vie ? Où habitait-elle ? Dans quel quartier de la ville était-elle actuellement ? Peut-être pas si loin de chez moi, dans un restaurant avec des amis ? Pour une fois, ses pensées repoussaient les images de mon fils Aël, absent pour la semaine, en vacances chez sa mère, dont je repoussais les jeux du bout du pied vers un coin de la cuisine, en arpentant la pièce entre le frigidaire, l'évier et le tabouret de bar où je posais une fesse pour mastiquer une bouchée.

Sans Joël, je n'avais plus le droit d'entrer dans l'entreprise de Marie. Et son patron n'allait pas être enclin à m'en ouvrir les portes pour jouer les cupidons. Inutile de demander. D'ailleurs l'enquête qui m'avait happé jusque-là, passait soudain dans un arrière-plan fade et terni, tant l'image de Marie m'envahissait tout entier. J'avais conscience de l'incongruité de l'événement. Déjà suffisamment étonné de la violence de mes sentiments, j'avais peur de l'effrayer ou tout du moins de paraître très lourd. Comment l'approcher sans pouvoir entrer dans l'entreprise ni sans passer pour un serial killer ? Il me restait le trottoir. En tout bien tout honneur. La croiser autour de sa boîte était la seule solution que j'ai trouvée ce soir-là. Elle m'a paru suffisamment valable pour me

permettre d'aller me coucher et de trouver le sommeil en rêvant d'avenir heureux.

Dès le lendemain matin, j'ai traîné autour de son entreprise, rue de la Tour d'Auvergne, tout en culpabilisant de mon attitude lourde et louche. Je n'ai pas réussi à la voir ce jour-là. J'ai loupé toutes ses entrées et sorties, malgré mes rencontres avec un certain nombre de ses collègues qui m'avaient bien reconnu et que j'ai fait semblant de ne pas voir, sans duper personne, je présume. J'ai réussi à la rencontrer le jour suivant, en venant plus tôt à l'embauche. Et là, l'enquête pouvait encore me servir d'approche et d'accroche honnête. Quand je l'ai abordée, j'ai vu dans ses yeux une étincelle surprise ressemblant à de la joie. Je lui ai demandé si elle était d'accord pour s'entretenir avec moi, éventuellement le midi, pour parler de l'enquête. Elle a accepté immédiatement, sans hésitation, avec un enthousiasme qui m'a mis du baume au cœur pour retourner travailler avec Joël.

Elle m'avait donné rendez-vous un peu plus loin, boulevard de la Prairie au duc, au Melting Potes, pour s'éloigner des lieux où nous aurions pu croiser ses collègues. « Je suppose qu'il vaut mieux être discrets » avec un sourire. Ça m'allait bien.

Quelques trop longues heures plus tard, j'étais à l'heure au rendez-vous, impatient et stressé. Elle m'attendait assise à une table, crayonnant dans un carnet. Son sourire chaleureux m'a apaisé.

« Alors cette enquête, ça avance ?

— Tranquillement. Et l'ambiance au boulot ? Ça donne quoi ?

— Pas tranquillement ! »

Nous avons ri. Elle m'a dit qu'en effet les gens étaient stressés et plutôt silencieux. La moindre conversation était chuchotée et personne n'aurait osé demander qu'on lui passe un crayon à voix haute.

Elle travaillait sur la communication autour d'un nouvel immeuble sur l'île de Nantes, projet novateur qui m'a permis d'avoir l'air de vouloir faire avancer l'enquête, tout en m'intéressant à l'architecture moderne. J'allais lui poser des questions sur les logiciels qu'elle utilisait au moment où on nous a amené nos verres de vin.

Elle était souriante et détendue, riait à mes plaisanteries. Chose étonnante, j'ai eu l'impression d'être le plat principal. Elle m'a assailli de questions dès réception de son burger végété, pendant que je m'attelais au difficile exercice de

répondre à ses interrogations sans laisser refroidir le mien, ni parler la bouche pleine. Elle voulait savoir qui j'étais, d'où je venais, pourquoi je travaillais avec Joël, comment je l'avais connu, ce que j'écrivais habituellement comme article, pour qui. Elle s'est arrêtée à la lisière du domaine professionnel, ce qui m'a plongé dans des réflexions insondables, une fois resté seul, après l'avoir raccompagnée aux portes d'Ecce. J'ai traîné le long du boulevard de la Prairie aux Ducs, autour de la gare rénovée dont les travaux amorçaient une série de modifications dans le quartier. On sentait qu'il allait changer d'âme, moins mélancolique et plus neuf. Elle avait accepté de déjeuner à nouveau avec moi le surlendemain pour me dire si elle avait observé du nouveau, mais son absence m'a laissé tout de même vacant et désœuvré, à travers les rues venteuses et glacées.

Le lendemain elle devait déjeuner avec un type que j'avais aperçu la veille, et dont elle m'avait dit être proche. Il ne m'apparaissait pas comme un rival. Il était plutôt petit, les cheveux sans couleur entre châtain et blond cendré. Cendré, comme tout le reste de sa personne. Il s'appelait Xavier et faisait le même boulot qu'elle. Malgré son allure moderne et travaillée, je le trouvais insignifiant. Mais j'en étais quand même jaloux.

Je suis revenu comme convenu le surlendemain et plusieurs fois par la suite. Elle trouvait que j'étais un compagnon de saladé amusant. Je lui ai posé des questions sur les gens d'Ecce. Elle avait un sens de l'observation assez aigu sur la psychologie humaine et un sens de l'humour très développé pour raconter les choses. Elle avait repéré un net changement d'humeur chez Denoyel, son patron qu'elle n'affectionnait pas particulièrement. « Il me fait penser à une sorte de tamanoir, un animal poilu aux bras aussi longs que son nez, qui semble tout gentil et qui va dans les coins aspirer les fourmis, mais qui dernièrement a sorti des griffes de dix centimètres et a commencé à envoyer des coups de paluches ». Depuis peu de temps, devenu irascible, insupportable et violent verbalement, alors qu'avant c'était plutôt une bonne pâte, surtout avec ses secrétaires qu'elle voyait comme une portée de moineaux collés et craintifs, agitées comme des souris silencieuses. Elle se souvenait bien du jour où le patron avait changé à cause d'une date butoir pour rendre un projet. Ça correspondait au dépôt de bilan de la société Boum. Voilà qui devenait intéressant. Il fallait creuser la piste. Le travail d'investigation intéressait Marie et m'offrait la chance d'approfondir la complicité avec elle, de nouer un lien entre nous et de le tisser doucement.

J'étais subjugué par sa beauté et je découvrais son esprit qui me séduisait tout autant. Par moments, quand elle me faisait rire sur une anecdote, je la regardais admiratif et ému. Plusieurs fois, j'ai senti qu'elle le voyait et qu'une étincelle supplémentaire faisait briller ses yeux. Chacun de nous tombait amoureux et l'autre le savait.

Quand nous sortions du café, comme la première fois, je l'accompagnais le long de quelques rues pour retarder le moment de la quitter. Quand je la voyais disparaître au loin, j'éprouvais toujours le même trou immense au milieu du ventre, comme si mon énergie vitale disparaissait, comme si elle était devenue immédiatement la source unique de mon feu intérieur.

Au cours de ces quatre ou cinq déjeuners partagés, nous avons eu le temps de discuter de beaucoup de choses. À chaque fois nous commençons par un point sur la situation. Je lui parlais vaguement de nos démarches, peu à peu un peu plus de mes hypothèses. Elle me rapportait les faits qu'elle avait observés, avec des airs de conspiratrice et une voix basse surveillant les oreilles voisines.

Le lundi avait vu naître des tensions modifiant les circonstances. L'audit venait de nous avertir qu'il y avait des problèmes troublants dans la comptabilité d'Ecce. On allait en savoir davantage les jours suivants. Joël avait décidé de convoquer le plus tôt possible, les uns après les autres, les employés, pour des interrogatoires à la P.J. Dans les jours qui ont suivi, elle m'a raconté que l'ambiance était des plus électriques. Tout le monde se faisait engueuler pour rien. Les dossiers volaient même tout seuls à travers le bureau du directeur adjoint. Les employés croulaient sous le boulot. Tous les dossiers dont l'échéance était pour début janvier devaient être terminés pour la veille. Les secrétaires craquaient régulièrement et Marie en avait récupéré deux en pleurs dans son bureau. Au bout des locaux, elles risquaient moins les croisements dangereux dans le couloir et elles pouvaient réfléchir deux secondes à leur avenir proche : l'arrêt maladie ou la démission.

Ses propos confortaient ce que Joël et moi pressentions. Nous étions proches du but. Nos hypothèses sur Ecce allaient se vérifier. Le directeur, Denoyel, était probablement impliqué. Son second, le directeur adjoint, un certain Arthur Prigent, que Marie décrivait comme un rapace déplumé, ne nous semblait pas innocent non plus. Son arrogance initiale avait fait place à des tentatives d'amabilité assez artificielles. La peur lui faisait retrouver des stratégies de